

Thèbes à l'ombre de la tombe

Critique de Martial Knaebel, parue dans la revue Trigon, bulletin n° 8, avril 2008

Jacques Siron est parti pour l'Égypte, à Thèbes, sur la rive qui fait face à Louxor, haut lieu de la culture pharaonique et, depuis, haut lieu touristique visité par des milliers de touristes venus du monde entier. Sans commentaire aucun, nous nous promenons avec lui parmi les ruines, un peu, dans les rues du village de Gourna, au milieu de ses habitants, souvent. Jacques Siron est peut-être modeste dans son approche du sujet, mais il nous donne au bout du compte une œuvre importante, quant à sa forme, quant à son fond. «Thèbes, à l'ombre de la tombe», sorte d'essai ciné-musical, ouvre pour nous bien des fenêtres. Libre à nous de nous aérer.

Cela nous est déjà arrivé à chacun. Perdu dans un endroit bondé, à attendre quelque chose, ou quelqu'un, et pour le temps, on se prend à observer les gens qui nous entourent. Cela peut être dans un aéroport, sur un marché, à visiter un musée ou un lieu touristique. On se met à noter les gestes, les attitudes, les regards, les vêtements. Il y en a qui attendent comme nous, d'autres qui vaquent à une occupation plus ou moins mystérieuse. Un petit miracle a lieu, la multitude fait place à des individus avec lesquels nous établissons un contact. Pendant quelques instants, nous partageons leurs vies. Nous essayons de les comprendre, de savoir d'où ils viennent et où ils vont. Quelques fois, ceux-ci le remarquent et les regards se croisent, les attitudes changent, ou non.

C'est un peu cela que nous donne à voir «Thèbes, à l'ombre de la tombe», le regard modeste d'une caméra, posé sur des gens qui vivent, ou qui passent, dans un décor grandiose, qui paraît énorme, chargé qu'il est du poids d'années d'histoire. Cette modestie n'est pas, pour autant, un signe de nonchalance. Le regard de Jacques Siron se place au niveau des gens qu'il rencontre, mais les images qu'il rapporte magnifient leurs gestes et leurs vies. C'est en dépassant les clichés habituels, oubliant volontairement les beaux plans de jeux d'ombres sur les ruines comme on en voit souvent sur ce genre d'endroits que nous pouvons nous concentrer sur ces instants de vie. Nous palpons alors l'humanité du lieu, celle qu'apporte les gens qui y vivent et ceux qui passent. Nous avons pu lire, ici et là, que la présence des touristes enlevait à la beauté de l'ensemble. Justement, ils sont là et font maintenant aussi partie du décor, au même titre que ceux qui y vivent – on devrait plutôt écrire *survivent*. Ces touristes sont d'ailleurs tellement présents qu'ils vont finir, sans vraiment s'en rendre compte, par éliminer les indigènes de la carte. C'est que le village que nous voyons sur l'écran, a maintenant disparu, ses habitants dispersés, pour faire place à la construction d'un mégaprojet touristique et hôtelier. Disneyland fait ses petits, même dans l'Égypte des Pharaons.

L'apparition de ces personnes sur l'écran revêt encore une autre importance dans ce monde globalisé, où les hommes et les femmes ne sont plus que des statistiques de PIB ou, dans le pire des cas, de victimes de fléaux, au choix famine, guerre ou catastrophe climatique. Ici, il ne se passe rien, ou plutôt une foule de choses, de petits événements qui font la vie. La nôtre aussi. Là aussi, Jacques Siron a évité l'écueil de la mise en scène des actes quotidiens, de leur spectacularisation – donc de toute démagogie – pour attirer le public. Et, mine de rien, il donne de la valeur à tous ces gestes, à ces regards, à

tous ces gens. On sent même une certaine sympathie pour ces touristes qui ne sont pas ridiculisés mais simplement montrés tels qu'ils sont, à la fois empruntés de rencontrer la pauvreté là où ils cherchent la grandeur archéologique d'un passé grandiose, et engoncés dans ce qu'ils croient quelques fois être leur supériorité de blanc sur ces indigènes qui réclament trop souvent une obole ou essaient de les «rouler» en vendant des breloques sans valeur. Là encore, il n'y a pas de dramatisation inutile, les gens sont ce qu'ils sont.

«Thèbes» est aussi un film musical. Il n'y a rien d'étonnant à cela, Jacques Siron étant avant tout lui-même un musicien. La musique et les sons font office de commentaires car il n'y a aucune parole – seules quelques phrases ont été prises au vol. Là, la performance est à l'image du décor, grandiose. Afrogarage, le trio qui a improvisé la partition, n'y a, pas une seule fois, pris la facilité d'introduire des thèmes musicaux arabes qu'on aurait pu attendre dans ce genre de film. Au contraire, nous écoutons une musique plutôt jazzique qui nous rappelle un peu cette recherche que produisait l'Art Ensemble of Chicago dans ses meilleures années. D'ailleurs, comme ce dernier, Afrogarage manipule de nombreux instruments qui habillent une mélodie intelligente pour créer, avec le son direct – rappelons-le, le matériel de prise de son était plutôt sommaire – et les images, une polyphonie envoûtante. Cette improvisation, à première vue si loin de la culture mélodique égyptienne, souligne en fait avec légèreté la fragilité du monde dont nous voyons les images. Là où le commentaire de Chris Marker nous invite à mieux regarder, Jacques Siron et son groupe improvisent. La force évocatrice est la même. Les deux refusent de nous faciliter une vision *évidente*, pour que nous allions chercher ailleurs, pour que nous portions notre attention, nous aussi, sur les gens. Nous pouvons ainsi leur rendre toute leur humanité, qu'ils soient *sujets* de leur propre histoire. Nous arrêterons alors de les oublier, de les effacer, au milieu des vieilles pierres. Modeste peut-être, «Thèbes, à l'ombre de la tombe» n'est pas un «petit» film. Il exige de nous d'être intelligent. En ce sens, il nous respecte au même titre qu'il respecte ses personnages.

Martial Knaebel